



**Les Annales**

**De l'Université  
d'Alger**

**N° 24 - Tome 01**

**Juillet 2013**

**PRESIDENT D'HONNEUR :**  
**PR. TAHAR HADJAR,**  
Recteur de l'Université d'Alger  
BEN YUCEF BEN KHADDA

\*\*\*\*\*

**DIRECTEUR DE LA REVUE/  
RESPONSABLE DE LA  
PUBLICATION :**  
**PR. HAMID BEN CHENITI**  
Vice – Recteur de la formation  
Supérieure, de la Post-Graduation, de  
l'Habilitation Universitaire et de la  
Recherche scientifique

\*\*\*\*\*

**Directrice de la rédaction :**  
**BAYA KHOUDJA LEKKAL**  
P.A.O  
Service de la Publication

\*\*\*\*\*

VICE-RECTORAT DE LA  
FORMATION SUPERIEUR, DE LA  
POST-GRADUATION, DE  
L'HABILITATION UNIVERSITAIRE  
ET DE LA RECHERCHE  
SCIENTIFIQUE  
ADRESSE : 02, Rue DIDOUCHE  
MOURAD, ALGER 16000, ALGERIE  
TEL/FAX : 021.63.77.27  
EMAIL : [hawliyatalger@yahoo.fr](mailto:hawliyatalger@yahoo.fr)

# **SOMMAIRE**

**ZERMANI Malika**

L'exile dans l'histoire espagnole contemporaine Entre  
vérités historiques et devoir de mémoire..... **01**

# **L'exile dans l'histoire espagnole contemporaine**

## **Entre vérités historiques et devoir de mémoire**

**ZERMANI Malika**  
**Université d'Alger 2**

---

### **Introduction**

Cet article n'a aucune prétention d'apporter une analyse complète sur le sujet encore brûlant dans l'actualité des épisodes d'exil successifs qui ont marqué l'histoire contemporaine de l'Espagne, c'est-à-dire durant les deux derniers siècles, encore moins un espace foncièrement consacré à la défense des thèses que font leur les partisans de la réhabilitation de la mémoire des exilés qui mènent encore un combat en ce sens. Pour autant, nous nous limitons à mettre en exergue le phénomène de l'exode en évoquant ses racines, ses causes, ses conséquences, son contexte historique et politique ainsi que le regard que porte actuellement les espagnols sur ce sujet. Ainsi donc, dans la première partie nous avons choisi comme référence le livre de **JUAN B. VILAR** intitulé *L'EXIL DANS L'ESPAGNE CONTEMPORAINE*, et dans la seconde des extraits d'une série d'articles parus dans la Chronique de La Roda, un organe de presse espagnol qui prône la réhabilitation dans la mémoire collective et la reconnaissance du combat d'exilés républicains pendant l'époque franquiste.

### **L'EXIL DANS L'ESPAGNE CONTEMPORAINE de JUAN B. VILAR**

Mettre toute la lumière sur l'exil politique des espagnols à travers l'histoire contemporaine, en l'occurrence durant les deux derniers siècles, nécessite une démarche, à la fois analytique et

structurelle, et ce compte tenu des multiples éléments et autres spécificités des successives conjonctures marquant cette époque tragique pour le peuple et la nation espagnole. JUAN B. VILAR, Professeur d'histoire contemporaine, au département d'histoire moderne, contemporaine et d'Amérique de l'Université de Murcie, a dans son œuvre, intitulée: ***L'EXIL DANS L'ESPAGNE CONTEMPORAINE***, présentée lors de la Conférence inaugurale de l'année universitaire 2006-2007 à l'Université de Murcie, a consacré des recherches sur ce thème qui demeure à ce jour méconnu, particulièrement pour de nombreux espagnols. C'est en effet le résultat de plusieurs années de quête et d'intenses travaux de recherches que l'auteur a compilé dans son livre, salué, par ailleurs, unanimement par de nombreux historiens, du fait que ce corpus cristallise les événements politiques majeurs, leurs causes ainsi que leur corollaire qui se sont déroulés sur 200 ans.

Dans son propos liminaire JUAN B. VILAR, met l'accent sur la différence de taille existant entre l'exil politique et les autres types d'émigration, entre autres économique. Cette divergence fondamentale ne concerne pas seulement la définition où les spécificités de chacune d'entre-elles, mais elle se fait ressentir d'emblé par leurs perceptions respectives sur le plan sociétal. Sur ce registre, JUAN B. VILAR, souligne que la migration économique (recherche de travail dans d'autres pays par exemple) est un phénomène légion et connu plus que l'exil politique chez le commun des espagnols, notamment au cours des deux siècles derniers. L'inégalité d'ordre subjectif donc qui ressort de cette comparaison formelle, a constitué pour l'auteur l'une des motivations l'ayant résolu à entreprendre le travail en question.

Même lorsqu'il s'agit de la migration politique, le grand exode des républicains hors des frontières espagnoles pendant la

guerre civile 1936-1939, est l'évènement le plus connu de l'histoire et demeure aussi la période sur laquelle de nombreux historiens s'y sont penchés, alors que des faits tragiques similaires, même de moindres envergures ont marqué d'une manière récurrente l'histoire contemporaine. En partant de ce postulat, JUAN B. VILAR a restitué, à travers son œuvre au lecteur l'histoire d'une migration politique jalonnant une période de deux siècles, jusqu'à un passé récent. Comme il l'indique, son œuvre est le fruit d'une large recherche, basée sur de nombreux documents historiques. Cependant l'auteur prévient également que l'exil est avant tout la conséquence logique de l'exclusion et de l'intolérance ayant marqué d'une manière constante l'histoire espagnole, particulièrement l'histoire contemporaine. Dans la première partie de l'œuvre, l'historien donne quelques précisions sémantiques et conceptuelles sur le thème central de son livre qu'est la migration et les termes s'y rattachant.

Ainsi, pour mieux cerner la question de l'exil, JUAN B. VILAR, y a consigné les différents concepts sémantiques ayant défini les termes clefs s'articulant autour du thème (immigrants, émigrants, l'origine du mot exil, expatrié, exode, bannissement, expulsion, expulsés...). Outre les définitions répertoriées en ce sens dans les dictionnaires, notamment le dictionnaire de l'Académie royale Espagnole qui souligne parfaitement la différenciation d'usage d'un terme par rapport à un autre, et ce selon le contexte originel, l'auteur retrace aussi leurs origines historiques et géographiques, et ce pour permettre une meilleure compréhension de ce phénomène à la fois pluriséculaire et touchant quasiment toutes les civilisations et nations.

Dans la deuxième partie de l'œuvre que l'auteur intitule « L'exil, l'expression de l'intolérance », il diagnostique avec une approche structurelle objective fondée sur des documents

historiques, l'origine de l'émigration politique contemporaine. Selon ses recherches, cette tragédie qui a duré dans le temps est principalement nourrit par les hostilités systématiques et le caractère d'intolérance qui empêche toute éventualité de coexistence, voire de cohabitation pacifique entre les différents courants d'opinion en Espagne. Ce constat historique, ayant comme toile de fond un développement événementiel foncièrement conflictuel, atteste, si besoin est, de l'enracinement profond de l'intolérance, pire encore, de l'exclusion, du moins sur le plan politico-idéologique, dans la société espagnole au cours de la période dont il est question. L'émergence de l'exclusion et le refus de l'autre est la conséquence, selon l'auteur, du recul des valeurs citoyennes et civiques, donc de l'expression plurielle et pacifique, nécessaires à la garantie d'un environnement démocratique où toutes les sensibilités peuvent évoluer sereinement sans s'entrechoquer pour autant. Car le recul de ces valeurs, consolidant l'union dans la pluralité, conjugué à l'avancée de l'arbitraire pousse inexorablement au pourrissement et de facto à la création d'un climat délétère, même de confrontation voire de sédition au sein de la société.

De cette notion générale, l'auteur fait de l'histoire politique contemporaine de l'Espagne un cas concret.

Ainsi, il relève que «l'histoire de l'Espagne des deux cents dernières années a été ponctuée par de fréquentes modifications de la Constitution. Ce qui a engendré un état d'instabilité, similaire à bien des égards dans son ensemble à une situation de guerre civile épisodique, mais au demeurant persistante, dans laquelle l'arbitraire et la force sont érigée comme une règle systématique du mode de gouvernance politique, tandis que le dialogue et le consensus sont ravalés au stade d'exception». Par voie de conséquence, l'instabilité institutionnelle qui s'est inscrite



dans le temps, au cours des deux derniers siècles, a favorisé et amplifié l'exile politique. Au même temps, et selon le rapport de force d'alors entre les courants politiques le flux de la migration s'opérait dans les deux sens. Soit on est à l'étranger on rentre au bercail, si le courant adverse abdique ou bien on se résignait à fuir, si on appartenait à la sensibilité chassée du pouvoir. Cette situation contraignante, a engendré et a réduit fatalement la perspective et les horizons futurs pour les espagnols, dont la principale préoccupation est l'avenir immédiat, étant toujours prêts soit pour reprendre le chemin de l'exode ou retourner au pays. Afin d'illustrer ce tableau, l'auteur, cite Antonio Alcalá Galiano, au sujet des trois longues migrations intervenues au cours de la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Avec d'autres témoignages et documents historiques, JUAN B. VILAR évoque la cruauté de la persécution collective résultant de cette lutte au pouvoir, dont les règles sont sans aucune mesure avec les pratiques démocratiques.

Dans la troisième partie de son œuvre, l'auteur fait ressortir les effets positifs indirects de l'exile au retour des expatriés sur la modernisation de l'Espagne.

Après avoir mis en évidence le comportement des espagnols, teinté de curiosité lorsqu'il s'agit du savoir et d'apprendre dans leurs pays d'accueil, JUAN B. VILAR note toutefois que « si les migrations politiques espagnols du XX<sup>e</sup> siècle, en particulier au cours de la guerre civile de 1936-1939, a engendré un impact énorme dans les pays d'accueil, en Amérique latine notamment, le développement et la modernisation économique du XIX<sup>e</sup> siècle qu'a connus l'Espagne est en grande partie due grâce au retour des exilés (...)».

Mieux encore, l'influence des exilés, une fois de retour au bercail, sur le plan politique et l'ancrage des valeurs universelles

de tolérance et de démocratie en Espagne est de taille. C'est une évidence que nul ne peut occulter ou bien contredire. «Dans le domaine des institutions, la réforme politique et culturelle s'était grandement dynamiser par les exilés. Les œuvres respectives de Martinez de la Rosa, Florez Estrada, Toreno, Istúriz, Calatrava, Rivas, Montesinos, Alcalá Galiano, Mendizabal en sont de parfaites l'illustration, dans le sens où ils ont jeté de nouveaux fondements de l'Espagne moderne» argumente l'auteur. Et d'ajouter «l'exil politique a offert à l'Espagne deux Prix Nobel, Juan Ramon Jimenez et Severo Ochoa en 1956 et 1959 ».

**La dynamique de l'exode** de l'avis même de l'auteur, il n'est pas du tout aisé de résumer brièvement et clairement un phénomène comme l'exil espagnol contemporain, d'autant qu'il est survenu dans une époque complexe. Quoi qu'il en soit, la démarche entreprise dans la présente œuvre, procède par l'étude séquencée de chaque période d'exode, dont la somme s'étale sur les deux derniers siècles.

Cela débute de l'ère de la révolution française jusqu'à l'époque de la dictature franquiste en passant évidemment par l'occupation de la péninsule.

Ne se limitant pas uniquement au travail historiographique sommaire, JUAN B. VILAR, y développe une analyse structurelle des différents épisodes de ce cycle bicentenaire de flux migratoire politique et son impact sur l'histoire de l'Espagne contemporaine. Faisant souvent appel dans son écrit aux statistiques, aux témoignages et autres travaux de recherches consacrés à cette période, l'auteur a réussi une synthèse, condensant d'une manière concise et pertinente les différentes facettes et ramifications du phénomène de l'exode, comme fatalité provoquée par un environnement politique hostile.

## **L'exode durant la guerre civile de 1936-1939, point culminant d'un cycle plusieurs fois centenaires.**

« La guerre civile de 1936-1939 est sans aucun doute l'une des grandes tragédies de l'histoire de l'Espagne, mais aussi dans le bassin méditerranéenne et par extension dans le monde contemporain, et ce de part son intensité, sa durée et ses profondes répercussions d'ordre international» analyse l'auteur à ce propos. Et d'ajouter « la guerre civile en question est non seulement violente, à la limite de l'apocalypse, mais aussi le corolaire d'une crise multidimensionnelle profonde, en l'occurrence, socio-économique, politique et culturelle. Cette fracture a fait le lit d'une polarisation de la société espagnole en deux fronts opposés».

L'antagonisme caractérisant l'échiquier politique d'alors, après les élections générales gagnées avec une faible majorité par les diverses formations républicaines contre la droite et l'extrême droite (Front populaire et le Bloc national), a fini par précipité l'intégralité du pays dans les affres de la guerre civile.

Dans ce tableau repris intégralement, l'auteur donne un aperçu sur l'étendu du flux de l'exil politique durant la guerre civile :

### **L'EXODE en chiffres de 1936 au 1939**

#### **A. L'émigration de la guerre civile**

Campagne de Guipúzcoa (Août-Septembre 1936) .....	15000
Évacuation du Nord (Juin-Octobre 1937) .....	160000
Évacuation de la Haute-Aragon (Avril-Juin 1938) .....	24000
Exode de la Catalogne (Janvier-Février 1939) .....	470000
Fugitive de la zone Centre-Est-Sud (Mars-Avril 1939) .....	15000
<b>Totale .....</b>	<b>684000</b>

Exilés et rachetés entre 1936 y1939 .....	40000
<b>Total général .....</b>	<b>724000</b>
<b>B. L'exil espagnol du 1 Avril 1939</b>	
France .....	430000
L'Afrique du Nord .....	12000
Union soviétique .....	4000
D'autres pays européens .....	3000
Amérique du .....	1000
<b>Total des expatriés .....</b>	<b>450000</b>
<b>C. L'exil espagnol du 31 Décembre 1939 à 1944 en France</b>	
Anciens combattants .....	100000
Population civile .....	40000
<b>Afrique du Nord</b>	
Détenus dans des camps d'abris et des centres de .....	12000
Inscrit dans la Légion étrangère française .....	7000
<b>D'autres pays européens</b>	
Union soviétique .....	6000
D'autres pays .....	3000
<b>Amérique</b>	
Mexique .....	8000
D'autres pays .....	6000
<b>Total des expatriés fin de 1939 .....</b>	<b>182000</b>
Rapatriement de 1940-1944 .....	20000
Différence (Décembre 1944) .....	162000

Au-delà des chiffres, l'auteur donne aussi des détails sur la provenance, les conditions du voyage des républicains fuyant la dictature de Franco ainsi que l'environnement de leur vie dans leurs pays d'accueil. L'autre point soulevé par JUAN B. VILAR, dans son œuvre et la fin de l'exile. Dans cette partie ; il dresse un

état récapitulatif des séquelles de l'exode et ses répercussion multidimensionnelles sur l'Espagne.

En somme, c'est un ouvrage de référence pouvant non seulement servir de source fiable et détaillée pour tout travail de recherches relative à la douloureuse période de l'exil des espagnols dans l'histoire contemporaine, mais aussi un livre d'histoire rare en son genre, eu égard au thème abordé, en l'occurrence l'exile politique des espagnols durant ces deux derniers siècles.

### **Pour la réhabilitation des exilés dans la mémoire collective**

Parmi les séquelles de l'exode des républicains, il en est une qui porte préjudice non pas uniquement aux seuls exilés et par extension à leurs familles, mais pire à la mémoire collective des espagnols. Il s'agit en effet d'une occultation systématique du rôle joué par les républicains dans la période allant de 1936 à 1939, une étape charnière de l'histoire qui a vu l'émergence d'un système tyrannique tenu d'une main de fer par le général Franco.

En ce sens, une série d'articles parus dans le journal « *Chronique de la Roda* », un organe de presse régional d'Espagne qu'a fait sien le combat contre l'oubli que menaient et mènent encore des victimes du régime de Franco ainsi que leurs familles, a dénoncé rigoureusement cette grave atteinte, dont les effets ne se sont pas estompés même après la chute de Franco. Par devoir donc de vérité et à la mémoire de tous ceux qui étaient persécutés et dont les noms ont été délibérément bannis de la mémoire collectifs et sur les pages de l'histoire, *la Chronique de La Roda* a ouvert ses colonnes pour y consigner les témoignages et les réflexions évoquant ces moments douloureux. Le temps pour les journalistes de ce média est donc venu pour réhabiliter la dignité et le sens du combat que les opposants de Franco ont

entrepris pour préserver, souvent au péril de leur vie, la République. D'autant que ce formidable travail journalistique et de recherche s'est fait dans un moment crucial. Autrement dit, après que le parlement espagnol a voté la loi de la mémoire historique.

### **Premier témoignage:**

**13 octobre 2010 | Par Chronique La Roda | Section: Societé  
CHRONIQUE de la RODA reconstitue l'histoire d'Antonio  
Gomez IRIMIA, qui mourut en exil après avoir fui le régime  
de Franco, comme d'autres nombreux Rodenses qui se sont  
battus pour la démocratie.**

RODA CHRONIQUE -. Depuis de nombreuses décennies, le camp vainqueur de la guerre civile espagnole a façonné, à sa volonté, dans l'imaginaire collectif des figures héroïques et emblématiques, reflétant ses desseins triomphalistes, et dont l'aura et le souvenir ont résisté à l'usure du temps, puisque jusqu'au jour d'aujourd'hui, ces «vaillants patriotes» ornent toujours d'une manière ou d'une autre le patrimoine de l'histoire moderne espagnole.

En effet, ce fait accompli historique et par implication cette lecture tendancieuse et unilatéraliste imposée à la mémoire espagnole a eu comme corolaire direct l'occultation, au mieux le ravalement du rôle et du poids de l'autre partie qui s'était érigée en adversaire à la tyrannie franquiste au rang secondaire, souvent insignifiant. En ce sens, Julián Casanova franco rappelle dans la préface de José María Calleja du livre « La Vallée des morts» que : « même en temps de paix, les vainqueurs ont toujours imposé leur vision lorsqu'il s'agit de relater les faits et la consignation du déroulement de la guerre, de la sorte à ce qu'ils aient le rôle de patriotes, tout en indexant leurs adversaires, les

vaincus, comme étant des traîtres. Ainsi, rues, places, écoles et hôpitaux dans des centaines de villes et villages conquis à l'époque ont été baptisés aux noms de chefs militaires partisans du coup ainsi qu'à la gloire de dirigeant fascistes de première ou deuxième ligne ou bien de politiques catholiques. Jusqu'à nos jours d'ailleurs, il est des villes où on y trouve des rues, places et des établissements portant ces noms ». Et d'ajouter « le reste des morts, c'est à dire, des milliers et des milliers de rouge et d'infidèles tués pendant la guerre et durant la période de la post-guerre, n'y figurent pas. Pour la simple raison que d'une part, on n'en trouve d'eux nulle trace dans les registres ou de l'autre, la cause de leur mort était délibérément déformée (...). En somme, leurs noms et leurs sacrifices ont été injustement jetés dans les oubliettes de l'histoire, au ban des carrés des cimetières des martyres, enfouis dans des charniers sans mémoire. Ce travestissement de l'histoire et cette négation a poussé dans bien des cas, leurs familles, enfants et petits-enfants, à mener des recherches qui se poursuivent encore à nos jours pour que toute la lumière soit faite afin qu'on réhabilite leur dignité par devoir de mémoire »

Ainsi, mémoire et dignité. Ce sont, pour ainsi dire, les deux principaux objectifs de la Loi de la mémoire historique que le Parlement a approuvé pour réhabiliter les victimes de la guerre puis de la dictature qui ont été systématiquement et injustement confinées dans l'oubli. Pire encore, leur occultation de la mémoire collective s'était poursuivie également durant la période de transition ayant succédé au régime franquiste. Cela étant dit, il ne s'agit pas, par conséquent, d'ouvrir des plaies, comme veut le faire croire ou l'admettre une certaine partie de la droite. Bien au contraire, réhabiliter les victimes de la guerre en leur rendant dignement leur place qu'ils méritent dans l'histoire, relève plus

du devoir de mémoire. Un devoir sans quoi les plaies qui demeurent encore béantes depuis cette époque ne peuvent en aucun cas être pansées. Seulement et Si, comme nous le pensons, les dirigeants actuels du PP Rodenses (la droite) ne sont pas les héritiers directs du franquisme, en d'autres termes n'ont pas la nostalgie d'un régime pareil, il est, dans ce cas, incompréhensible que Vicente Aroca (dirigeant du PP à la Roda) a refusé à maintes reprises de prendre part aux démarches consensuelles engagées visant justement à trouver un compromis, mieux, un accord légal et morale avec les victimes de la dictature ou leurs familles. C'est incompréhensible.

**Le 12Avril, 2009. Journal « La chronique de La Roda »  
Antonio Gomez Irimia, un Maire, dont la mémoire est oubliée  
et piétinée.**

Grâce aux extraordinaires travaux de recherches de Fray Luis, l'histoire d'Antonio Gómez Irimia, l'un des fondateurs du PSOE de La Roda et de L'union générale des travailleurs de notre localité et de la Maison de peuple ait pu être mis au jour. A titre historique, Antonio Gómez a également été président du Comité de liaison du Front populaire du 25 Juillet 1936 jusqu'à l'élection de l'assemblée de la Mairie en 1937, date à laquelle il fut désigné maire de La Roda (président du Conseil Municipal), soit du 24 Mars 1937 au 28 octobre 1938. De cette date jusqu'au 27 Mars 1939 il occupait le poste de conseiller municipal.

Le document de Fray Luis est un trésor historique renvoyant à cette période, du fait qu'il reconstitue avec force détails une partie de ce qu'ont endurés les opposants pendant la guerre civile et même après. Car, à travers le parcours d'opposant de l'ancien Maire de la Roda, c'est toute la persécution sauvage dont a fait montre le régime franquiste à l'égard de ses adversaires et la formidable résistance de ces dernier qui se



profilent en filigrane, d'où l'importance et la valeur de ce témoignage.

-À la fin du mois de mars 1939, date coïncidant avec la chute de la République précipitée par les forces nationalistes, dans la Roda et à l'instar des autres agglomérations et localités d'Espagne, la persécution et la traque systématique des opposants entrent dans leur phase la plus cruelle. Parmi les personnalités activement recherchées à la Roda par les franquistes figura en tête de liste Antonio Gómez. Ce fut l'opposant à mettre, à tout prix, hors d'état de « nuire » compte tenu de son influence et de par ses fonctions et ses positions foncièrement frontales au régime tyrannique porté au pouvoir par un coup d'Etat. Dans cette entreprise visant à assouvir la soif de vengeance des vainqueurs d'alors, la Phalange Espagnole traditionaliste et des JONS de La Roda ont tout fait pour capturer le fondateur du PSOE et de l'UGT les Rodenes, en l'occurrence Antonio Gómez. Pousant même jusqu'à l'élaboration d'un rapport détaillé le concernant (Antonio Gómez) et contenant des données précises sur lui dans l'espoir de l'arrêter. Le contenu dudit rapport existe d'ailleurs toujours dans les archives.

Ne se laissant pas prendre vivant en dépit des intenses recherches qui le ciblerent, Antonio Gómez parvint tout de même à s'embarquer dans le tristement célèbre vieux bateau « le Stanbrook) à bord duquel s'entassèrent des centaines de républicains fuyant l'inquisition franquiste. Le Stanbrook a quitté le port d'Alicante en direction de l'Afrique du nord où se réfugiaient 20.000 espagnoles antifranquistes. À l'intérieur de ce bateau se trouvaient donc le maire de La Roda, Antonio Gómez Irimia, ainsi que d'autres éminents dirigeants du PSOE et l'UGT aux côtés de citoyens anonymes eux aussi durement persécutés. Apportant plus de précisions sur ce fait historique le journal «la

CHRONIQUE de RODA» dans son édition du 16 Avril 2009, fait mention que le maire Gómez Irimia a pu échapper à la machine répressive franquiste qui le ciblait et s'est embarqué un certain 28 Mars 1939 sur un cargo anglais en partance à Oran, en Algérie, où il a été placé dans un camp de réfugiés. Parmi les exilés qu'il a rencontrés lors de cet exil, quatre sont de Roda, à savoir: Regino Salvador Alarcón, Gabriel Sevilla Argudo, Guillermo Sáez Talavera et Juan José Medrano Jiménez (également conseiller socialiste).

Présentement, on sait que la mort de ce valeureux opposant que fut Antonio Gómez remonte à la fin de l'année 1953 ou au début de 1954. Ses obsèques eurent lieu dans l'Afrique du Nord, dans le cimetière espagnol à Oran (Algérie). Malheureusement cette figure de l'histoire de Roda et d'Espagne en général était complètement occultée, jamais évoquée dans la mémoire collective, à telle enseigne qu'il demeure encore, et ce jusqu'à aujourd'hui un inconnu dans son pays. Et pourtant, il a été, de son vivant, un personnage incontournable de l'opposition et l'un des dirigeants syndicalistes et politiques fervents défenseurs de la République foulée au pied par le régime de Franco.

### **Cortijo Francisco, un autre Rodene exilé**

L'exhumation pour ainsi dire de l'histoire du maire Gomez-Irimia a été en grande partie possible, grâce aux informations fournies par un petit-fils de Francisco Fernandez Cortijo, un membre de l'UGT (syndicat des travailleurs) et conseiller municipal au sein du Comité des approvisionnements de la mairie de La Roda, qui a été formé le 24 Avril de 37.

Francisco Cortijo à lui également fut contraint de fuir de La Roda en raison de la répression. Après un séjour à Madrid, il

a été forcé à s'exiler en France. « Il s'agit juste de restituer à notre histoire une partie des événements de cette époque méconnus par le peuple. Entreprendre ce travail, c'est de mettre en valeur la mémoire des victimes du coup d'Etat contre la république. On se doit de reconnaître les souffrances et les persécutions, dont étaient victimes les républicains qui n'ont pas baissé les bras et s'étaient battus pour leurs idées, pour défendre la loi et la souveraineté de la république. Au final, ils ont tout perdu. Certes, pendant la dictature, réhabiliter ces personnes est une démarche condamnée à l'avance à l'échec. Mais, après que la démocratie ait eu suffisamment de temps pour se consolider dans notre pays, il est nécessaire de relire les pages d'histoires occultées de cette époque. Si ce n'est par application du principe selon lequel, il faut connaître l'histoire pour éviter de répéter les mêmes erreurs » estime Luis Fray dans son œuvre, publiée par la CHRONIQUE DE LA RODA en trois parties respectivement intitulée:

- Partie 1: "après soixante-dix ans, je marche dans les rues taciturne coupé de la mémoire collective".
- Partie 2: "Morts anonymes et sans croix / banni d'Espagne"
- Partie 3: « Espagnol de l'exode d'hier/ espagnol et l'exode d'aujourd'hui / tu seras sauvé comme un homme, mais pas comme un espagnol"

### **Second témoignage**

**Chronique de La Roda, Vendredi 23 avril 2010**

**Gerardo Benabeu.**

**11 mars 1939, Alicante**

Liberto m'a confié que ce soir, il y aura sûrement un bateau sur lequel on peut prendre place pour fuir la répression. Je suis encore indécis, j'appréhende toujours l'idée de fuir, car en mon for intérieur je préfère rester en Espagne, aux côtés des

miens quoi qu'il adviene. Seulement d'un autre côté, de nombreuses raisons me poussent à prendre le chemin de l'exile. Car le peu d'espoir que j'entretien en moi ne peut résister à la sauvagerie et la brutalité fasciste dont nous sommes victimes. Pire encore, si je reste ici en Espagne, je ne serai d'aucune utilité pour les miens, d'autant plus que s'il m'arrive que je sois arrêté, je serai par conséquent une source d'inquiétude et de tristesse pour les miens. Si je pars en revanche, je perds tout. Les liens familiaux, notamment avec mon frère Baeza, et Clavel. De mes biens rien ne reste. J'ai perdu un atelier, une entreprise de vente de machines et une voiture récemment acquise.

Serrano m'a fourni 100 pesetas en argent. Ce pécule m'est de grand secours pour préparer mon voyage vers l'exile ainsi que celui de Baeza, cela prend aussi en charge les frais de mon déplacement chez Badia à qui je demanderai de me passer un peu d'argent en franc. J'ai aussi décidé de faire un tour à Pinoso pour voir ma famille et mes amies pour la dernière fois. A Midi je suis arrivé chez les miens et on a mangé ensemble, cependant, je n'ai rien dévoilé de mon projet d'exile. Mais, c'est une question de temps et d'opportunité pour leur dire enfin que je vais partir d'Espagne. Cela dit, à travers l'expression de leurs visages au moment des adieux, j'ai compris qu'il n'est pas utile de leur confier mon secret de vive voix. Cela se passe de mots. Je n'oublierai jamais les câlins de ma mère, d'Amparo, d'Elisa et des six enfants: Aurin, Santé, Lisin, Nouri, Geli et Lolin. Peut-être parce que j'ai senti que ce sont les derniers.

À six heures du soir, j'étais déjà de retour à Alicante. J'ai fait vite d'expédier quelques affaires en suspens dans mon bureau de directeur Commercial de l'IMSA, avant de partir en compagnie de Liberto dans un lieu que j'identifierais comme

« L ». Nous nous trouvions donc dans cet endroit avec environ 40 camarades, un grand nombre d'eux sont de Murcie et Cartagena. Au même moment, d'autres camarades s'affairaient à prendre en charge et régler toute la paperasse nécessaire au voyage. Nous nous sommes engagés à nous réunir à nouveau le dimanche 12 à midi. Chacun de nous tente du mieux qu'il peut de refouler son chagrin et sa colère à force que le départ se rapproche, car nous avons mis trop de choses dans la cause et avons tous perdu qu'il nous est très difficile de quitter notre patrie de cette façon.

-12 Mars à 10h, nous sommes encore à Alicante. Les nombreuses nouvelles qui nous parviennent de partout corroborent malheureusement et confirment nos appréhensions et nos craintes. L'état se resserre sur nous, la catastrophe tant redoutée risque de s'abattre à tout moment sur nos têtes, dans la mesure qu'on insiste que Franco n'est pas du tout favorable à la signature d'un accord pouvant mener au retour au calme. Pour lui, seules le langage des armes doit primer sur n'importe quel compromis. La seule issue qu'il laisse aux républicains et à ses opposants c'est la reddition.

Au port d'Alicante et avant d'y pénétrer nous étions obligés d'être minutieusement fouillés. Tout le monde y passe. Même les équipages de bateaux.

Baeza a eu la malchance de se voir confisquer 2.000 pesetas. Motif invoqué par les policiers « il a à sa possession beaucoup d'argent, soit entre 5.000 et 6.000 pts ». La somme confisquée a été par la suite restituée et mon frère l'a donnée à sa famille.

Nous allons donc prendre place dans un bateau anglais le RONWING. Point de départ de notre exil. Sur le quai environ

un millier de personnes attendent. Parmi eux de nombreux amis et des personnes que je connais. Entre autres, Yeran, Guardiola, Costa, V.Anton, A.Sierra, des capitaines et commandants, A.Asencio, le commissaire Gonzales Portela, Alcovar, Tarrasa Lopez Serrano de l'IMSA, Marti, Reyes, en plus de 40 autres familles.

A l'heure de l'embarquement, les éléments du Front populaire prennent possession des lieux et donnent des ordres de ne pas embarquer, car le FAI-CNT a décidé d'empêcher le voyage, dans la mesure arguent-ils, la traversée est risquée. Face à ce retournement de situation, plusieurs militants ont préféré ne pas embarquer. Parmi eux, je distingue, Lopez, Benzo ainsi que beaucoup de valeureux citoyens, tous ont rebroussé chemins non sans douleur. Cet épisode clos, ceux qui n'ont pas obtempéré aux injonctions du Front Populaire, commencèrent à monter sur le cargo. Les femmes et les enfants d'abord, puis c'était au tour des vieux et blessés. L'heure indique 6h00, lorsque les hommes valides rejoignent le bord. Nous étions les derniers à embarquer. Avant de quitter le port, nous nous sommes échangés avec des larmes aux yeux les adieux avec A.Gomes et le pilote Paco. Ce fut très triste comme moment. Ayala Domingo qui était présent avant notre départ, voulait à tout prix nous aider, il donna alors deux mille pesetas à Liberto, avec la promesse qu'ils nous rejoindront à l'exile lors de la prochaine expédition.

-Le RONWING : dans 8 minutes il fera nuit. A bord du bateau 300 hommes et autant de femmes et enfants, tous prient pour qu'on puisse quitter ces lieux devenus inhospitaliers pour nous sains et saufs. Seulement vers 23h, un navire de guerre appartenant aux troupes de Franco nous est apparu. Au moment où nous croyons que la traversée est foutue, une flotte anglaise qui croisait à proximité nous donne ordre de poursuivre notre

parcours. Elle veille sur nous. Quelques moments après, le navire fasciste change de cap et s'éloigna de notre trajectoire. Ce n'est que le lendemain à l'aube, et après un pénible voyage, que nous avons pu distinguer à l'horizon la terre algérienne. Tout de même notre bateau a navigué jusqu'à l'après-midi du même jour pour atteindre enfin la côte oranaise.

- le 13 mars : à notre arrivée au port d'Oran, notre bateau fut obligé de mouiller en rade. Les vagues, tellement étaient si puissantes elles faisaient basculer dans toutes les directions le Cargo. La majorité d'entre les passagers furent pris de vertiges. En montant à bord, les policiers nous ont retiré nos passeports. En ce qui nous concerne, les ordres étaient clairs: Rester ici jusqu'à nouvelle ordre. Vers 23h, ils nous ont annoncé que nous allions tous être transférer à Ténès. En guise de consolation, ils nous ont servi un peu de nourriture. Profitant d'un moment d'inattention des gardiens, Anton, l'un des passagers s'est jeter en mer pour rejoindre la terre ferme. Il a réussi.

-14 Mars à l'aube : il fait un temps effrayant. Pour traverser les 108 Miles séparant Ténès d'Oran, il aura fallut toute une journée. Ce n'est que le lendemain que nous avons pu accoster dans le petit port de Ténès.

-15 mars à l'aube : c'est bon on y est à Tenès. Le village avec son aspect moderne et propre est très proche du petit port.

Le port est contrôlé par des gendarmes sénégalais et des militaires qui imposent un régime d'entrée et de sortie très strict. Ce sont les femmes et les enfants qui débarquent les premiers de notre bateau, avant qu'ils ne soient par la suite dirigés dans un hangar. Lieu réservé aux visites médicales. Il faut dire que l'accueil fut correct, même humain. Les femmes et les enfants ont

été approvisionnés en nourriture et ont pris place dans des bus en direction de Carnot, ville distante de 85km de Ténès. En ce moment, le reste des voyageurs n'a pas quitté encore le bateau. Des équipes médicales sont montées à bord pour nous vacciner et procéder à des visites médicales, tout en nous servant du bon café du pain, du fromage, et une boîte de sardines. Mis à part, ce traitement humain, personne nous donne en revanche des éclaircissements sur la suite des évènements ou bien quand ils vont nous rendre nos passeports confisqués à Oran? Les passeports étaient primordiaux pour nous, dans la mesure où nous comptons poursuivre le voyage jusqu'au Mexique. Au lieu de cela nous étions rassemblés sur la une partie du quai, complètement isolés. Au milieu de l'après-midi, trois camions arrivent dans lesquels nous avons pris place. Personne de nous n'avait la moindre information sur notre destination. On se sentait dans la peau des prisonniers. En fin d'après-midi nous avons quitté en dernier le port de Ténès vers une destination encore inconnue. Nous étions ensemble. G. Bernabeu "Tarrasa" Lopez Baeza, Serrano, Clavel, C.Bataller, Gomez, Paco, Liberto, Alcaraz, et moi. Finalement notre destination a été Orléans-ville une localité distante de 83 km de Ténès, située sur un terrain vallonné à vocation agricole. Nous sommes arrivés à Orléans-ville en début de soirée. Les camions qui nous servaient de moyens de locomotions se sont introduits dans une caserne de cavalerie, portant le nom de Berthezen. Jusqu'à maintenant, aucun contact échangé avec la population locale. Sauf des regards échangés avec des groupes indigènes qu'on a croisé sur la route. Ils nous voyaient d'une façon étrange, se demandant même qui nous sommes. Mais ils ont tenu de nous souhaiter la bienvenue en levant les bras en l'air. Ce n'était pas le cas des bourgeois européens dont on lisait sur l'expression de leurs visages du mépris.



La vie dans la caserne commence à s'organiser petit à petit. Moi je fait partie du groupe désigné par le numéro 22. Ce groupe comprend G.Bernabeu, Liberto, E.Clavel, C.Bataller. Luis Sanmiguel, Mula Joaquin, Jose Aracil et son fils Thomas et Antonio Mendoza Gonzalez.

A vrai dire nous formons une solide famille. Ce qui nous a aidé à supporter les conditions très dures de notre internement.

-16 Mars : la journée s'annonce ensoleillée. Tout le monde guettent la moindre nouvelle parvenant chez nous depuis notre patrie. Celles-ci n'étaient pas, du tout, bonnes à entendre. Franco poursuit ses persécutions et la route de l'exile attirent de plus en plus de candidats fuyant sa tyrannie.

-17 Mars : discours prononcé en français par les autorités. En substance, elles affirment que nous ne sommes pas des détenus. Nous sommes là, juste le temps que les procédures de vérifications de nos passeports soient achevées.

-18 Mars : Costa et Rafael Lledo, vont à l'hôpital.

-19 Mars : les responsables du camp ont décidé de désigner des internés pour s'occuper de la cuisine. A ce propos trois groupes ont été constitués et un quatrième a été chargé du nettoyage et de l'approvisionnement en eau.

-20-Mars : la garde du camp se fait désormais sans fusil. Notre groupe continue sa vie de famille.

Costa est décédé, quelques uns ont assisté à ses obsèques. Encore de mauvaises nouvelles nous parviennent d'Espagne. 86 réfugiés viennent d'arriver d'Alicante, et parmi eux F. Romeron. Il n'y a pas assez de place dans la caserne. Pire encore,

il fait très froid, les montagnes sont couvertes de neige. Clavel et Aracil, sont évacués à l'hôpital.

-Avril : rien à espérer du côté d'Espagne. De nombreuses familles fuient le régime de Franco, par bateaux et avions, en direction de l'exile.

-Avril : les responsables de la Caserne nous ont convoqué pour savoir à ce qu'on tient encore à l'idée de rejoindre le Mexique. Liberto, Gomez est moi avons répondu par l'affirmatif.

-13 avril : Je suis nommé président de la commission M. un ordre est venu pour libérer J. Bernabeu, Mendoza, Clavel et Aracil qui se trouve à l'hôpital. Idem pour Paco qui doit se rendre à Tanger.

Gomez et moi sommes allés dehors pour acheter de quoi manger dans un restaurant. Au retour au camp, nous avons partagé la nourriture avec Liberto et les autres. Nous avons, Liberto et moi, réussi enfin, le samedi, à quitter le camp pour une bonne sortie. De tristes nouvelles nous parviennent d'Alicante. 14.000 personnes seraient massacrées sur le port. Je me demande qu'est ce qu'il est advenu de ma famille? Serait-elle en ville ou à Pinoso?

-17 avril : Ma pensée va à ma famille et mes amis en ces moments difficiles. Aurin s'est complètement rétabli de sa maladie.

-18 avril : Les nouvelles d'Espagne sont cruelles. 25.000 Italiens envahissent la région d'Alicante.

-19 avril : Une commission internationale visite les lieux de notre internement. Ses membres se sont entretenus avec nous en nous demandant où nous voulons partir. Notre réponse est toujours le Mexique.

-27 avril : Aujourd'hui, les nouvelles sont mauvaises dans la Caserne. On a décidé de nous interner dans un nouveau camp à Boughari, réputé pour être un lieu dirigé sous régime disciplinaire militaire. Pour éviter ce transfert, Gomez, Liberto et moi, nous nous sommes empressés d'aller à la préfecture pour obtenir la permission de résider dans un hôtel à Orléansville. Malheureusement notre requête a été rejetée. Et ce qui arriva arriva. Une partie des internés de la caserne ont été transféré au tristement notoire camp de Boughari.

Dans la caserne, moins d'une centaine d'entre nous y demeurent. J'en fais partie. Par conséquent et compte tenu de notre nombre réduit, les conditions de vie s'y sont améliorées un peu. Tout de même c'est une bonne journée pour moi, car j'ai reçu une lettre d'Elisa. Elle m'a rassuré que tout le monde va bien et que les italiens les ont transférés de Pinoso à Alicante. J'ai obtenu une permission de trois jours pour me rendre à Oran. La date de permission prendra effet à partir du 10 mai

-10 mai : Je suis à Oran, Baeza m'attend. Je réside dans la maison d'une famille d'accueil, en l'occurrence celle d'Alberto Mojica, qui est une famille sympathique et serviable. Avec Anton, je me consacre à moi-même. L'objet de mon voyage à Oran est justifié en partie par l'idée de gagner un peu d'argent pour assurer une pension à pension à Ténès, lieu où je devais résider.

## **Conclusion:**

En mettant au jour ces témoignages et tant d'autres, ce média local a en premier lieu fait œuvre utile vis-à-vis du devoir qu'impose la mémoire collective. Un devoir contre l'oubli, car les témoignages retranscrits sur ses colonnes donnent un aperçu de ce qu'a endurée une frange de la société espagnole dans un passé récent. Cette damnation qui ne dit pas son nom et ses séquelles ne doivent pas passées, selon les journalistes de la Chronique de la Roda, sous silence, d'autant que les révisionnistes actuels et les nostalgiques de la sinistre époque franquiste, qui se recrutent dans l'extrême droite, tentent vainement de maintenir le statut-quo historique, bloquant toute dynamique sous-tendant une relecture objective de l'histoire qui passe indubitablement par la réhabilitation des exilés. Si l'adoption du projet de la loi sur la mémoire historique est un pas décisif dans la démarche en question, le travail de mémoire doit s'étendre pour comprendre aussi les successifs épisodes d'exil ayant marqué l'histoire de l'Espagne, non seulement contemporaine comme l'a si bien évoqué JUAN B. VILAR, mais englobant aussi la douloureuse époque de la Reconquista et de la chute de Grenade. Mais là c'est une autre histoire diront certains. Chaque chose en son temps, répliqueront d'autres. Fort heureusement, entre les deux positions, les livres d'histoire ont tout consigné en attendant.

## **Bibliographie**

AA.VV. (1973): L'exil espagnol au Mexique, 1939-1982. FCE. Mexico, DF (Pas de roseau 1982).

AA.VV. (1989): Plages d'exil. Les camps de Réfugiés espagnols en France. 1939. BDIC.Nanterre.

AA.VV. (1989): L'exil espagnol en Amérique latine, affaire n ° 473-474, de Cahiers hispaniques. Madrid.

AA.VV. (1991): L'émigration en Europe Politique XIXe au XXe siècle. École Française de Rome.

AA.VV. (1991): Cinquante ans d'exil espagnol à Puerto Rico et dans les Caraïbes, 1939-1989. Ed do Castro. Sada-A. La Corogne.

AA.VV. (1999): la culture espagnole et mexicaine, réfugiés. Actes du colloque [ Résidence des étudiantes, Collège de Mexico. Madrid-Mexico, DF

AA.VV. (1999): Les auteurs et les traducteurs de l'exil espagnol au Mexique. FCE. Mexico, DF

AA.VV. (2000): Fernando de los Ríos, 1879-1949, n °. 37-38 Case-de-newsletter Institution Libre d'Enseignement. Madrid.

AA.VV. (2004): Républicains espagnols Midi Pyrénées. Exil, Histoire et Mémoire. Presses Universitaires de Toulouse-Le Mirail. Toulouse.

- (1983): De la guerre civile à l'exil républicain (1936-1977). Mosquée Ed. Madrid.

- (1984): Histoire critique de la pensée espagnole. Espasa-Calpe. Madrid, ts. III et IV.

- (1998): L'exil philosophique en Amérique. Les réfugiés de 1939. FCE. Mexico, DF
- (1999): "L'Espagne et le sens du pèlerinage transnational" dans Axeitos, XL Portela et Yanez, Ch. (dir.): Soixante ans Despois. Écrivains exilés républicains que je fais. Eds. do Castro. Sada, La Corogne, p. 117-24.
- (1999): "La prise de conscience intellectuelle de l'opposition en exil», dans J. Tusell, A. Alted et A. Matthieu (éd.): L'opposition au régime de Franco. UNED. Madrid, III, p. 17-22.
- (Et al.) (2000): Rapport de l'exil basque. Nouvelle bibliothèque. Madrid.
- (1992): «Antonio Alcalá Galiano," dans Anton, J. et Caminal, M. (Eds.): la pensée politique.